

CHRISTOPHE ESTRADA

HILARION

**L'ÉNIGME DES FONTAINES
MORTES**



actes noirs
ACTES SUD

Extrait de la publication

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Automne 1776, Aix-en-Provence s’anime : ces messieurs du parlement font leur rentrée, après avoir passé les mois d’été dans leur villégiature. Le chevalier Hilarion, envoyé en mission par le jeune roi Louis XVI pour asseoir son autorité dans la province, retrouve avec plaisir la marquise d’Espinouse, sa vieille tante. Le roi, en signe d’apaisement, vient de rétablir les parlements du royaume.

Les salons, de nouveau, ouvrent leurs portes à une jeunesse que l’on dit plus dissipée, plus insolente, plus violente que jamais. Ce n’est pas le vicomte Hercule de Rognac, qui affiche ouvertement son arrogante supériorité, qui démentira la rumeur.

Mais bien vite, le temps n’est plus aux réjouissances ni aux plaisirs mondains. De la scène de théâtre où triomphe la Vitali, le drame se déplace dans les rues les plus sordides de la cité : le corps de l’amant de la séduisante comédienne, fils d’un parlementaire influent, est découvert dans une impasse où l’assassin s’est plu à une mise en scène particulièrement odieuse. Crime crapuleux ? Vengeance ? Règlement de comptes ? Et si la réponse se trouvait à Toulon, d’où arrive le bruit des frasques des fils de bonne famille qui servent le roi dans les garde-marines ?

Tandis que la noblesse d’Aix enterre ses morts, Hilarion, chargé officieusement de l’enquête, doit affronter un monstre

qui le défie en signant ses crimes : les corps sont tous abandonnés dans les lieux les plus répugnants.

Néanmoins, le jeune chevalier Hilarion peut-il compter sur le lieutenant criminel Lebrest, si soucieux de défendre ses prérogatives face à une noblesse qui n'a que mépris pour lui ? La vérité, au demeurant, intéresse-t-elle ce bourgeois à qui ces messieurs du parlement ferment leurs portes ? Après tout, l'assassin ne paraît s'en prendre qu'à ces "aristos", auxquels Pierre, nouveau domestique du chevalier, semble vouer une haine farouche. Un valet rebelle qu'il faudra mettre au pas !

Fort de sa réputation d'investigateur et de duelliste, Hilarion, tout à la fois cruel et précieux, est un personnage bien déconcertant. Dans l'ombre du vieux palais comtal, il découvrira la corruption des cœurs et devra faire face à ses propres démons.

CHRISTOPHE ESTRADA

Après une enfance à Grasse, Christophe Estrada entame des études de lettres à Paris. Il se consacre à la poésie et séjourne plusieurs années au Caire où il enseigne. Il vit actuellement à Reims. Hilarion a reçu en 2012 le prix Historia du roman policier historique et le prix Interpol'Art.

DU MÊME AUTEUR

HILARION, Actes Sud, 2012.

Photographie de couverture : © Kimiko Yoshida

© ACTES SUD, 2012
ISBN 978-2-330-02200-6

Extrait de la publication

CHRISTOPHE ESTRADA

HILARION

L'énigme des fontaines mortes

roman

ACTES SUD

PREMIÈRE PARTIE

I

Toulon, le 22 septembre 1776

Le soleil avait depuis longtemps disparu derrière l'horizon quand trois hommes sortirent de l'auberge à l'enseigne des *Trois Maures*. Le maître des lieux avait fermé la porte derrière eux et soufflé ses bougies et la lanterne éclairant l'entrée. Ils descendirent la rue jusqu'au premier quai. Deux d'entre eux portaient l'uniforme réglementaire des élèves garde-marines. Le troisième était habillé avec élégance. Mais la cravate desserrée laissait pendre avec négligence le jabot et l'une des manchettes était maculée de vin. Dans la rade, une dizaine de vaisseaux, immobiles, élevaient leur mâture vers le ciel étoilé. Plus loin, tartanes, brigantins ou chaloupes encombraient le port de pêche. L'arsenal à l'ouest avait cessé toutes ses activités : les forges et les pompes s'étaient tues ; charpentiers et calfats avaient déposé leurs outils. Une vague odeur de goudron poussée par le vent du soir se diffusait dans la ville endormie. Il était tard et ils n'avaient rencontré âme qui vive ; les marins cuvaient entre les bras de filles ou étaient retournés à bord. Pourtant l'homme au jabot s'était retourné deux fois sur le chemin, et d'un rapide coup d'œil avait, sans succès, fouillé l'obscurité.

— Pourquoi avez-vous conservé vos uniformes ? demanda-t-il mécontent. Les gardes de la sénéchaussée et de l'arsenal peuvent à tout moment nous repérer.

— Rien à craindre. Il suffit d'éviter la rue Trabuc.

— Que diable ! N'avons-nous pas nos épées et plutôt deux fois qu'une ! dit le troisième en se glissant une main entre les cuisses.

— Pense au morceau de choix qui t'attend. Le cul est tendu, rond et serré, et la peau de pêche.

— Où le trouverons-nous ? demanda la troisième ombre.

— Après la rue Bourbon.

A leur droite s'élevait la chapelle de l'école qu'ils longèrent jusqu'au bâtiment de l'horloge, évitant la ruelle qui séparait la corderie du bureau de la majorité. Sur le toit coiffé d'une terrasse, un soldat surveillait nuit et jour l'arsenal et les rues voisines. La rue débouchait sur l'extrémité occidentale du quai, longée au nord par une série de bâtisses basses et décrépies. On disait que certaines servaient de rendez-vous aux dames de la noblesse qui y rencontraient leurs amants. Le quartier silencieux lâchait des odeurs pestilentielles que ne parvenait pas à dissiper l'humidité de la nuit. Les ordures ménagères s'amoncelaient au seuil de chaque porte. Le ruisseau au milieu de la voie charriait ses eaux grasses. L'un des militaires se pinça le nez de dégoût.

— C'est ici !

Le plus grand des garde-marines désigna la maison qui terminait la rue au bout du quai. Plus basse que ses voisines, elle n'était haute que d'un étage.

— Qui l'habite ?

— Un charpentier de l'arsenal et sa famille.

Le deuxième garde tira de sa poche une montre cerclée d'argent et d'ivoire.

— Il ne devrait pas tarder, dit-il.

Les trois hommes s'étaient rangés derrière une pyramide de cordes d'amarrage, épaisses comme le poignet. Soudain, une fenêtre du rez-de-chaussée s'éclaira. Puis la

porte s'ouvrit et un adolescent d'une quinzaine d'années sortit. Il s'arrêta sur le seuil, tourna la tête à droite puis à gauche et s'en alla d'un pas nonchalant vers le port. Sa chemise blanche flottait dans la nuit au-dessus d'une culotte plus sombre serrée autour des cuisses.

— C'est lui, murmura l'un des hommes.

— Tu n'avais pas menti ! C'est un joli bougre !

Les trois hommes le suivirent à distance. Devant les auberges et les hôtelleries du quai principal, quelques prostituées traînaient dans l'espoir d'un ultime client. Le garçon en salua une, le teint sombre et les lèvres rouge sang. Il fut rejoint un peu avant la porte Castigneau, près des terrains vagues, à la limite de la ville. Il se retourna alors et se retrouva face à trois hommes, jeunes mais plus âgés que lui. Il connaissait ces messieurs, et sut immédiatement ce qu'on attendait de lui. Mais il eut peur. Non pas peur de leur donner ce qu'ils désiraient et obtiendraient : il savait serrer mieux que tout autre le cul pour faire jouir ces messieurs. Il eut peur de ces regards illuminés par l'étincelle brutale d'un désir que rien n'arrêterait, et dont l'assouvissement ne trouverait pas seulement satisfaction dans le simple acte de sodomie. Ceux-là, il en était sûr, accompagneraient la pénétration de violence. Ils le battraient sans doute, car leur jouissance y trouverait son compte.

— Non, finit-il par dire d'une voix qu'il voulut douce mais assurée, pas ce soir.

Il les vit néanmoins se rapprocher silencieusement, de façon à lui interdire toute fuite. Il ferma les yeux et répéta doucement son refus. Leur sourire de fauve à l'affût éclaira un instant les trois visages noyés dans l'obscurité. L'un d'eux se débarrassa de son épée dont le cliquetis résonna dans la nuit. D'ordinaire ces messieurs bavardaient avec lui, les plus pauvres marchandaient. Pourquoi se taisaient-ils ? Parce que les prédateurs

attaquent toujours en silence. S'il hurlait, ils étaient bien capables de le tuer et ici personne ne l'entendrait, pas même les gardes de l'arsenal. Alors il se retourna, posa les deux mains sur le mur rûche d'une grange, et attendit.

II

Aix-en-Provence

Le lundi 1^{er} octobre 1776, à la pique du jour, deux cavaliers franchirent la porte Saint-Louis, à l'est de la ville. Dans un fracas de roues cerclées de fer, de piétinements de sabots, d'ordres lancés par les muletiers, animaux et maîtres, marchands et rouliers, ménagers et closiers se dirigeaient lentement vers la cathédrale Saint-Sauveur d'Aix. Les deux cavaliers avaient mis au pas leur monture. Une femme, qui vendait ses œufs déposés sur un lit de paille, leur jeta un œil intéressé. Si le premier, épée au flanc, était à coup sûr un gentilhomme, l'autre, fort comme un bœuf, le poil noir, montait sa bête comme s'il conduisait une mule sur un sentier de montagne.

— Eh! *moussu*, cria-t-elle au milieu de la cohue, tu ne serais pas le fils à Foulques le muletier qui transporte entre Digne et Draguignan?

— Te voilà bien renseignée, ma belle, répondit le second cavalier. Combien tes œufs? demanda-t-il.

— Un sol les six, pour "vous", *monssu*!

Le cavalier fouilla dans sa poche et lui jeta une pièce de cuivre.

Ils suivirent le cortège derrière un tombereau auquel étaient attachées deux chèvres jusqu'à la place des Prêcheurs. Le vieux palais comtal, siège du premier tribunal

de Provence, allongeait sa façade en partie ruinée sur le côté occidental de la place.

— Les messieurs ont-ils abandonné leur parlement ? demanda Foulques le fils à son compagnon.

L'autre ne répondit pas. Ils se frayèrent un chemin au milieu des caravanes de mules et d'ânes qui remontaient en sens inverse avec leur chargement. Des femmes coiffées de chapeaux tressés de paille, retenus sous le menton par un ruban, poussaient à la baguette quelques chèvres dont elles vendraient le lait au marché. D'autres portaient, coincé au creux du coude, leur panier recouvert d'un mouchoir de coton. Les odeurs d'olives et de fromage, de marée et de crottin se mélangeaient aux essences de rose et de violette.

— Où se rend tout ce peuple, *monssu* le chevalier ?

— Place aux Herbes, ou à la halle aux grains, répondit laconiquement le gentilhomme.

Ils obliquèrent à gauche vers le quartier neuf, au sud de la ville. Les marchands ouvraient leur boutique et les artisans dans les ateliers étaient déjà au travail. Le muletier dut baisser plusieurs fois la tête pour éviter deux ou trois enseignes qui se balançaient sur leur axe. Une Vierge toute bleue, un agneau Pascal gris comme un ciel de pluie, trois molettes peintes en noir... Il n'en avait jamais vu autant. Il venait pourtant de Grasse ! Par groupes, des paysans entrés dans la ville par la porte Saint-Jean gagnaient la rue Droite, tirant leur unique mule chargée de blé, d'olives, ou de vin. Foulques le muletier et son silencieux compagnon débouchèrent devant l'hôtel du Poët situé à l'extrémité orientale du Cours, célèbre dans toute l'Europe depuis que dans ses *Lettres*, le président de Brosses en avait vanté la beauté. L'avenue remplaçait avantageusement la place des Prêcheurs dans le cœur des habitants, et les carrosses précédés de laquais en livrée pour ouvrir la route pouvaient dès lors exhiber

leurs portières blasonnées, leurs lanternes dorées à la feuille, le velours cramoisi des banquettes...

A main gauche du Cours qui descendait en une ligne droite et large de cent pas au moins, jusqu'à la fontaine des Chevaux, les rues calmes et aérées du quartier Mazarin laissaient filtrer une lumière fraîche. Les hautes et nobles maisons avaient remplacé les immeubles étroits de la ville comtale. Elles alignaient une puissance et une origine que leurs propriétaires nobles affirmaient au-delà de mémoire d'homme et que certains rattachaient à l'illustre Rome ou plus modestement à quelque prince barbare ou gibelin exilé. Un carrosse, rideaux tirés, sortit lourdement d'une cour dont le portail monumental se coiffait d'une Diane minérale, armée d'un arc qui dissimulait assez mal sa nudité. Les matines sonnèrent à Notre-Dame-de-la-Miséricorde puis à l'église des Carmes. Les deux cavaliers arrivèrent place des Quatre-Dauphins. La fontaine laissait égrener ses filets d'eau dans le bassin.

— Mon *Diou*, cela ressemble au paradis, murmura le muletier qui arrêta sa monture à l'ombre des grands ormes. D'instinct, les chevaux se rapprochèrent du bassin et, l'encolure tendue, se mirent à boire. Au bout de la rue Cardinale, le chevalier Hilarion aperçut le clocher de Saint-Jean-de-Malte.

— *Monssu* le chevalier, je vous quitte ici. Mon cousin tient sa marchandise au quartier Saint-Sauveur, rue des Tanneurs près du nouveau rempart. Il m'y logera.

— A quelle enseigne ? demanda le gentilhomme.

— Au *Drap d'Or*. A ce soir, *monssu* le chevalier, comme convenu.

Le chevalier opina et salua son compagnon qu'il vit disparaître à l'angle de la rue. Puis il descendit de cheval, sortit un mouchoir de sa manche et, assis sur la margelle, le trempa d'eau froide. Il se rafraîchit le front et

les joues. De légers et cotonneux nuages couraient dans le ciel. Des corneilles volaient par couple au-dessus de lui. Quelques-unes vinrent se poser maladroitement près de la fontaine. Plusieurs passants jetèrent un coup d'œil étonné au jeune homme. Le rideau de la portière d'une chaise se souleva, en le croisant, et laissa apparaître un profil de femme. Deux corneilles se rapprochèrent de lui. L'une, d'un coup d'aile, sauta sur la margelle et l'observa de son œil noir et terne. L'autre, le bec ouvert, lui adressa un croassement douloureux. Puis, elles s'envolèrent, en suivant la ligne des toitures. Le chevalier remonta la rue Cardinale et se dirigea vers Saint-Jean-de-Malte.

Il confia son cheval à un enfant qui jouait devant le portique de l'église.

— Ne le fais pas boire, lui recommanda-t-il.

Le froid et l'obscurité le saisirent d'un coup en entrant. Après s'être familiarisé avec les ténèbres, il se dirigea vers la sacristie. Une vieille femme nettoyait les bancs. Il demanda à parler au bailli de Valbelle. Sans un mot, elle lui désigna un prêtre qui sortait de l'une des chapelles latérales.

— Il est absent, lui apprit l'homme d'Eglise. Il a rejoint sa commanderie. Que puis-je pour vous ?

Le cavalier parut déçu et, tête baissée, réfléchit quelques instants.

— Confessez-moi, mon père.

Le père de Maliveryn examina Hilarion. S'il distinguait mal ses traits, il devinait néanmoins un homme de condition. Un voyageur à peine arrivé ou en partance à en juger par sa tenue. Il ne sut pas dire ce qui l'étonnait le plus, l'heure matinale de la demande ou l'âge de son interlocuteur. Bien peu de jeunes gens aujourd'hui communiaient et se confessaient.

— C'est qu'il est encore bien tôt, et le vicaire général de monseigneur m'attend.

— Confessez-moi !

Le prêtre recula d'un pas. Et pourtant son interlocuteur n'avait pas élevé la voix.

— Monsieur, à qui ai-je l'honneur ? demanda-t-il en évitant de croiser le regard du gentilhomme.

— Vous l'apprendrez assez tôt, mon père.

III

Un huissier lui avait fait traverser plusieurs antichambres, déjà pleines de solliciteurs. Veuves accompagnées de leurs fils, désireuses d'obtenir une pension, magistrats subalternes arrivés de leur lointaine juridiction, militaires à la retraite réclamant une place aux Invalides, délégation de marchands marseillais... Tous usaient depuis l'aube les banquettes de l'intendance. Les accents de Provence se superposaient comme les notes d'une partition sur les paroles d'une musique. Ce contrepoint chaotique arracha un sourire au chevalier. On le fit attendre quelques minutes dans un cabinet privé. Puis, le même huissier, homme silencieux, l'invita à le suivre. Il l'introduisit dans une vaste pièce. Une bibliothèque recouvrait toute la surface du mur de gauche face à deux hautes fenêtres. Le portrait en pied du feu roi Louis le quinzième accueillait en majesté les visiteurs. Au fond de la pièce, les greffiers et secrétaires recopiaient du courrier ou classaient et annotaient documents et autres placets empilés sur une longue table. Aucun ne leva le nez. Un homme élégamment vêtu d'une veste de soie grise et coiffé d'une perruque à rouleaux poudrée avec soin se leva.

— Monsieur, j'ai bien l'honneur, lança-t-il d'une voix bienveillante.

Avant ce jour Hilarion n'avait jamais rencontré M. des Gallois de La Tour. Après s'être salués, les deux gentilshommes se considérèrent un temps. L'intendant de

Provence portait haut la tête et semblait cultiver sa ressemblance avec le défunt Louis XV. Le visage était fin et spirituel, mais attaqué par la petite vérole. Le chevalier nota les deux rides qui encadraient une bouche sensuelle. Elles contredisaient une certaine gravité. Mais tous en Provence se plaisaient à reconnaître la compétence de ce serviteur du roi. Ses connaissances techniques, son urbaine compassion devant les malheurs du peuple, la bourse toujours ouverte aux infortunes et sa table, l'une des premières de la ville, en avaient fait un personnage inévitable car respecté. M. de La Tour fut le second en cette journée du 1^{er} octobre à s'étonner de la jeunesse de ce rejeton d'illustre race. Le roi avait-il eu raison de lui confier plusieurs affaires ? Bien plus âgé que son interlocuteur, l'intendant reconnut pourtant l'autorité du chevalier Hilarion, sans que celui-ci n'ait prononcé plus de trois mots. Et tant de bruits aussi contradictoires qu'absurdes couraient sur le compte du gentilhomme, "aussi jeune que beau". Les rapports de ses subdélégués étaient arrivés sur les bureaux de l'intendance depuis deux mois qui évoquaient d'improbables coups de force à la tête de non moins improbables va-nu-pieds. Un gentilhomme, capitaine d'une bande de croquants, était-ce concevable ? Mais pour qui connaissait l'histoire du royaume, l'affaire n'aurait pas été exceptionnelle. Ce qui était certain c'était la célérité avec laquelle Hilarion de S., secrètement envoyé par M. le comte de Breteuil, ministre de la Maison du roi, avait réduit les pénitents rouges, confrérie aristocratique qui avait défrayé la chronique en essayant de soulever le pays au nom d'une prétendue restauration féodale.

— Mon Dieu, avait soupiré l'intendant en lisant les rapports de sa police, de tels agissements au siècle de M. de Voltaire !

Les rapports avaient discrètement rappelé les redoutables talents du chevalier Hilarion. Si l'éradication n'était

pas totale, M. de La Tour pensait que les pénitents rouges ne feraient plus parler d'eux avant longtemps. Demeurait l'étrange disparition du comte Henri, le propre père du chevalier, dont certaines sources prétendaient qu'il était l'un des principaux chefs de la confrérie ! N'accusait-on pas dans plusieurs salons de la ville, à demi-voix, le fils d'avoir fait assassiner le père ? M. de La Tour se reprocha de rêver à des choses qui n'étaient nullement de son ressort.

— Monsieur...

L'intendant hésita.

— Monsieur le comte, reprit-il...

— Le comte Henri n'a pas été retrouvé, et tant que je ne verrai de mes yeux sa dépouille, je continuerai à porter le titre de chevalier.

Hilarion avait parlé d'un ton dénué de toute passion.

— Oui, bien sûr. On a dit dans la province que vous aviez été témoin de sa disparition. Bruit parvenu jusqu'aux oreilles de M. le comte de Breteuil.

— Le roi n'est-il pas satisfait de mes services ? demanda tranquillement Hilarion.

— Sa Majesté n'a cessé de louer l'efficacité avec laquelle vous avez temporairement neutralisé ses ennemis. M. le comte de Breteuil s'est réjoui de l'issue heureuse quoique... inattendue de votre mission. Il vous a promis la croix de Saint-Louis.

Hilarion sourit. Le comte Henri n'avait pu l'obtenir malgré plusieurs campagnes. Et, lui, simple chevau-léger de la garde, qui n'avait jamais chargé comme son grand-père à Malplaquet, verrait sa poitrine décorée du ruban tant prisé.

— Son excellence vous adresse cette lettre.

L'intendant s'empara du pli cacheté, mais le conserva en main.

— Notre jeune roi a besoin de toutes les fidélités. La Provence et sa Cour furent hostiles au chancelier

Maupeou. Le rétablissement des parlements est considéré comme un geste d'apaisement... diversement apprécié. Sa Majesté dans sa grande bonté a peut-être mal évalué ses adversaires.

M. de La Tour se dévoilait avec une confiance qui surprit Hilarion. Que savait-il sur lui pour se confier de la sorte ?

— Monsieur, je suis et reste l'humble, dévoué et obéissant serviteur du roi.

— Sa Majesté n'a jamais douté de votre fidélité.

M. de La Tour contourna le bureau et remit sa lettre au chevalier.

— Resterez-vous parmi nous ? Ces messieurs du parlement ont fait leur rentrée. Les salons ouvrent à nouveau leur porte et la saison des bals et des concerts débute. La ville revit, soupira-t-il en mal de mondanités. Vous me feriez honneur d'accepter l'hospitalité du roi.

— Je vous rends grâce, monsieur l'intendant, mais j'ai coutume à Aix de loger chez Mme de Coriolis.

— Seriez-vous parent de la marquise d'Espinouse ? demanda M. de La Tour avec une imperceptible grimace.

Avant qu'Hilarion n'ait pu répondre, un huissier entra pour annoncer l'arrivée de M. le lieutenant criminel. L'intendant donna ses ordres et, oubliant sa question, s'excusa auprès du chevalier qu'il raccompagna jusqu'à la première antichambre. Celle-ci était pleine de monde. Le nouvel arrivant salua silencieusement le chevalier.

— Monsieur, j'ai bien l'honneur. Nous aurons l'occasion et le plaisir de nous revoir, dit en s'inclinant M. de La Tour.

Hilarion examina le lieutenant criminel. Honnête figure du bourgeois, sobre dans sa mise et le visage sans éclat du magistrat compétent et dur à la tâche.

— M. Lebrest, lui souffla à l'oreille quelqu'un dont il reconnut la voix.

— D'André! s'écria Hilarion en se retournant.

Un gentilhomme gagné par un léger embonpoint, le visage lisse, régulier et imperturbable lui secoua les mains à la manière anglaise.

— Que faites-vous parmi nous chevalier? On vous disait retourné à Paris après l'affaire des pénitents!

Hilarion se demanda s'il trouverait en Provence une personne qui ignorât jusqu'à son existence et n'eût point spéculé sur son avenir.

— Je suis à Aix pour quelques jours.

D'André le coupa.

— Hilarion, je serai ce soir en la salle de maître Belloni. Rejoignez-y-moi. Et promettez-moi le premier assaut. Vous me raconterez vos aventures.

Puis baissant le ton, l'œil soudain presque vivant, il ajouta en manière d'excuse :

— Une jeune fille m'attend. Je ferai attendre le roi, mais point une telle beauté! A ce soir, chevalier!

— D'André, un mot encore. Qui est ce Lebrest dont vous m'avez tout à l'heure soufflé le nom?

— Il s'agit du lieutenant criminel. Un citoyen trop sérieux pour que vous puissiez un instant imaginer jouir de son commerce.